« Une heure à soi » au crible du monde commenté

Cette relecture complète la chronique « Le vide sous le bras ». Elle lit Une heure à soi *à travers deux notions développées dans les colonnes de ce blog :* le monde commenté*, où la parole redouble le réel au lieu de s'adresser à lui, et* la seconde défaite du Logos*, prolongement d'une intuition de Sergio Quinzio, où la Parole retirée n'est plus seulement absente mais remplacée par son simulacre.*

Lu avec cette seule grille, le livre change de centre de gravité. Ce n'est plus le vide qui l'organise, c'est la parole. L'autrice en fournit elle-même la clé, presque en passant : parmi les formes du gavage, à côté de manger, fumer, scroller et travailler, elle range « bavarder ». Il suffit de prendre ce mot au sérieux pour que tout s'ordonne. Le monde commenté serait le gavage du logos : la parole employée à combler le vide qu'a laissé le retrait de la Parole. La première défaite ouvre le vide ; la seconde est ce qu'on y déverse pour ne pas le voir. *Une heure à soi* raconte de l'intérieur cette articulation, avec une lucidité qui en fait un document rare, et parfois sans s'apercevoir qu'il en est lui-même un exemple.

Le diagnostic le plus net se trouve dans les pages sur la direction et la gestion de crise. « Diriger, c'est se dédoubler » : être ne suffit pas, il faut prouver ; penser ne suffit pas, « il faut dire que l'on pense ». *Commento ergo sum*, formulé par une dirigeante. Elle parle du « règne des verbes à l'infinitif et du performatif », et le mot est plus juste qu'elle ne le dit : chez Austin, dire c'est faire ; ici, dire tient lieu de faire. La gestion de crise pousse la logique à son terme. On règle un problème, on gère une crise, c'est-à-dire qu'on ne la résout pas mais qu'on montre qu'elle est sous contrôle ; tout repose sur **« le récit qui est fait des événements »**, et l'opération consiste à « dissoudre la matérialité du réel dans l'acide de ses représentations ». Difficile de trouver meilleure description de la seconde défaite : non plus un Logos absent, mais un Logos remplacé par son simulacre fonctionnel, une parole qui tient le système sans rien dire. Que le seul bien menacé par ces crises soit la réputation, c'est-à-dire ce qui se dit, achève le tableau.

La maison n'est pas épargnée. Le dîner du samedi se termine en une phrase-fleuve où « la géopolitique du Moyen-Orient » côtoie la maîtresse trop sévère, la pelle et la balayette, la PlayStation et le brossage de dents : le monde et la vaisselle au même niveau, aplatis dans le même flux. La radio tourne sous la douche « pour entendre les nouvelles du jour » ; le téléphone, programmé pour distinguer par ses vibrations l'appel personnel de l'appel professionnel, a fait du corps un récepteur. Dans la famille d'origine, la même pathologie se joue sur un autre registre : on y était encouragé à parler, « fiers d'appartenir à une famille où l'on s'exprime », mais quelque chose « ne passe pas », et c'est la dispute qui le signifie sans jamais le nommer. Une parole abondante pour ne pas dire : la seconde défaite à l'échelle d'une table familiale. La réponse de la narratrice est la bonne, et elle la tient des philosophes : « De quoi parle-t-on ? » La question qui ramène le signe à la chose est celle du moraliste, qui nomme au lieu de commenter.

Mais le livre n'échappe pas à ce qu'il décrit. Le choix du sujet, d'abord, avoué sur le ton de la plaisanterie : un livre sur le vide, seul thème qui permettrait « de ne rien écrire tout en étant satisfaite du contenu ». La boutade dit plus qu'elle ne croit : le vide est l'objet idéal du commentaire, puisqu'il n'a pas de référent et se laisse gloser à l'infini. Pascal, ensuite. L'autrice a le mérite de repérer le contresens à la mode, la phrase de la chambre remise au goût du jour par le confinement, et de lui restituer son sens. Mais son propre Pascal circule sous forme de citations : « le meilleur retour sur investissement », « dix secondes de lecture, une vie de perplexité », des « phrases chocs », un feuillet glissé dans la poche arrière du jean. Rousseau, lui, est conservé dans l'ordinateur « comme un grigri », et sa redécouverte saluée d'un « Bingo » et d'un « CQFD ». Le fragment d'une apologie tendue vers le Verbe devient punchline portative ; c'est exactement l'opération de la seconde défaite, le logos détaché de sa Parole et remis en circulation comme citation. L'autrice ne s'en cache pas : quand Pascal parle de Dieu, elle entend « une réalité conceptuelle comme une autre ». Le Verbe devient un mot. Ce n'est pas l'aveuglement d'une dupe, c'est un programme ; la grille dit seulement que ce programme est la seconde défaite appliquée à Pascal lui-même.

Le monastère, dans cette lecture, est la dernière enclave où la parole est encore adresse. La narratrice y passe à côté sans le voir, et c'est ce qui rend son séjour si instructif. Aux vêpres, elle écoute une polyphonie dans une langue qu'elle ne comprend pas, et c'est le seul moment du livre

où elle renonce à gloser : elle n'a « pas envie d'en savoir plus ». Les sœurs s'appellent au talkie-walkie par un « bénie sois-tu » ; l'appareil porte le tutoiement de la bénédiction, quand le sien trie les appels en catégories. Les repas sont silencieux, une sœur lit l'Écriture ; elle n'écoute « pas vraiment ». Elle assiste aux offices « en ethnologue », posture de la troisième personne par excellence. Dans la cour, elle transforme la rencontre avec l'abbesse en exposé, se surprend à « prêcher la vie sans Dieu », et l'écrit sans fard : « je parle trop », « Je meuble, je remplis ». La parole comme gavage, au sens littéral. En face, les réponses de l'abbesse sont brèves et référentielles : un geste des deux paumes pour ramener le mot « vide » à un pot, puis « Alors, au travail ! », le logos de l'acte contre celui du commentaire. Si le silence lui paraît introuvable, c'est que le commentaire a fait le voyage avec elle : les *Pensées*, le *Journal*, l'ordinateur, et ces phrases de Pascal qui la « hantent ». Le monde commenté ne se laisse pas à la porte du cloître ; il est dans les bagages.

Le pivot du livre, lu ainsi, est l'entretien final. La narratrice le dit elle-même : elle transforme l'entretien en interview « pour désamorcer l'obligation de spiritualité ». La conversation est pour elle une partie de ping-pong ; l'abbesse refuse de lever sa raquette. Le téléphone glisse, tombe, et l'ordre tombe avec lui : « Posez-le devant vous ! » L'objet du monde commenté est déposé sur la table, exposé. Silence. Puis des questions directes, êtes-vous heureuse, et vos parents, et la narratrice change de mode grammatical : « Ma mère — puis-je vous appeler ainsi ? » Le passage du *il* au *tu*, fût-ce par un vous vocatif, est littéralement écrit : l'interview devient invocation. L'abbesse prononce alors la seule parole performative du livre au sens fort, une parole qui veut faire advenir : votre père sera là, il vous sourira. La narratrice n'y croit pas ; elle pleure ; « C'est peut-être de l'amour ». Le Logos n'est pas restauré : il subsiste dans une enclave et agit sur qui n'y croit pas.

Le dialogue sur le père touche, lui, au cœur quinzien. « Ce qui me manque, ce n'est pas l'idée de mon père, c'est son corps physique. » Rien de plus proche de Quinzio, qui refusait la consolation platonisante des âmes immortelles et faisait porter tout le poids de l'espérance, et de son scandale, sur la résurrection de la chair : la défaite de Dieu, c'est que les morts ne se lèvent pas. Les rôles s'inversent curieusement : l'athée ne conçoit l'au-delà que sous forme d'âmes, la religieuse lui répond par le corps transfiguré. La narratrice vit la première défaite à l'état brut, le corps qui ne revient pas, sans l'espérance qui la rendait chez Quinzio désespérée plutôt que résignée. Une phrase pourtant lui échappe : « je ne demande qu'à être sauvée ». C'est la *disperata speranza* d'une incroyante.

La scène des cendres est le point où le livre cesse de commenter. Les doigts trouvent une poussière grise ; l'enfant demande « Regarde quoi ? », et elle ne sait pas quoi répondre. Le sommet du livre coïncide avec l'échec du discours : une *deixis* sans glose. On peut y joindre la lecture à voix haute du « Non, merci » de Cyrano lors de la dispersion, texte reçu et prononcé, non commenté, résidu de liturgie dans un rite laïc, et la phrase nue du fils aîné qui clôt la scène. C'est le murmure, celui qui meurt avant le cri, retrouvé un instant au pied d'un cyprès brûlé.

Reste la dernière phrase : « La crise est passée ». Le mot du management revient. Il peut se lire de deux façons : la crise gérée, close comme un cycle d'actualité ; ou la *krisis* que l'autrice avait elle-même rendue à son étymologie, le « crible », le moment décisif, et qui dans le grec johannique signifie le *jugement*. La suite, « je n'ai aucune idée de ce qui m'attend », penche vers la seconde lecture : une eschatologie sans contenu, mais ouverte. Le livre s'arrête sur le seuil entre les deux défaites.

Une réserve, pour finir, sur la grille elle-même. Elle est féconde, mais elle a un coût. Elle lit comme symptômes ce que l'autrice a presque toujours identifié elle-même : le réflexe de l'interview, l'alibi du sujet, la mode de la citation pascalienne. Elle impose aussi un horizon théologique que le livre refuse explicitement, et ne trouve prise que par les fissures qu'il ouvre, la demande de salut et le corps du père. Le risque serait de refaire ma chronique de 2020 : traiter de nouveau Adèle Van Reeth en spécimen d'une époque, quand ce livre-ci montre une sortie. La grille est la plus juste là où le livre est le plus fort, au monastère et devant les cendres ; elle devient injuste dès qu'elle transforme l'autrice en cas.